

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1800.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ment des armées, mais elle lui avait laissé la faculté d'embrasser dans une vaste combinaison l'ensemble des mouvemens. Il suffit de comparer son plan avec celui de l'année précédente pour se faire une idée de ce que peut la science de la guerre.

Les impériaux étaient divisés en deux commandemens. En Italie, Melas avait 130,000 hommes dont la mission était de prendre Gênes, de forcer l'Apennin et le Var et de pénétrer en Provence, où l'on espérait soulever la population en faveur des Bourbons et où l'on avait dessein de jeter 18,000 Anglais rassemblés à Mahon et 20,000 Napolitains.

En Allemagne, Kray avait remplacé l'archiduc; son armée forte de 120,000 hommes, destinée à la défensive, subdivisée en trois-corps, était ainsi répartie : 1° dans les Grisons et le Vorarlberg, le prince de Reuss (30,000), communiquant avec Melas par Bellinzona, avec Kray par Bregentz et Lindau; 2° dans le pli du Rhin, entre Constance et Offembourg, le général en chef en personne : la droite sous Stzarray (15,000) à Fribourg et Offembourg; le centre sous l'archiduc Ferdinand (20,000) aux sources du Danube; la gauche sous le prince de Vaudemont (15,000) à Stockach et la réserve sous Giulay (20,000) à Stuttgart; 3° sur le Mein Albini (20,000).

Les armées françaises étaient en position inverse; Massena devait conserver le littoral de Gênes, et Moreau, sans s'inquiéter du prince de Reuss ni de cette chaîne culminante des Alpes à laquelle on avait attaché naguère une puérile importance, avait ordre d'envahir l'Allemagne en débouchant en masse par Schaffhouse sur la gauche de Kray.

Selon l'idée générale de l'opération, l'armée d'Italie formant une colonne longue de 50 lieues, parallèle à la mer, n'ayant pour retraite que la route de la Corniche, ne pouvait manquer d'inspirer à Melas la tentation de s'enfourner dans l'Apennin et de faire face à la Méditerranée; dans le même temps que Kray, rejeté au-delà du Danube, serait contraint de se retirer par l'Allemagne centrale, et que le prince de Reuss, isolé dans le Tyrol, débordé par sa droite, n'aurait plus qu'à évacuer sans combattre les sommités qui, l'année précédente, avaient coûté tant de sang. On tendait ainsi à dégager le côté méridional de la saillie de la Suisse afin d'être maître de se rabattre sur l'Italie.

Cette admirable combinaison subit quelques changemens dans l'exécution; Moreau trouva trop de difficultés à passer le Rhin tout entier à Schaffhouse. Il voulut rester libre d'indiquer la marche de ses divisions; il fallut lui céder, quoi que dût en souffrir le résultat, qui fut moins prompt et plus disputé, mais non moins décisif.

Pendant l'hiver, des maladies contagieuses avaient désolé l'Italie; l'armée française, livrée au désordre d'une administration infidèle, en avait

cruellement souffert. Elle était encore dans un état de désorganisation et de faiblesse lorsque, au commencement de mars, le général autrichien, espérant la prendre au dépourvu, mit en mouvement plus de 100,000 hommes. Il rangea dans le Piémont 30,000 hommes sous Kaïm, Had-dick et Wukassowich pour surveiller les cols des Alpes; il fit déboucher de la Toscane Ott et Klenau avec 20,000 hommes pour envahir la rivière du Levant, et lui-même déploya dans la plaine d'Alexandrie 60,000 hommes pour menacer à-la-fois la Bocchetta et la route de Carcare.

Ott ouvrit le feu vivement dans le dessein d'attirer à lui Massena tout entier et de faciliter à Melas le moyen de percer jusqu'à Savone; mais Massena le pénétra sans peine et le déjoua en ne lui opposant qu'une division, tandis qu'il se portait en personne sur les sommets de la chaîne entre Gênes et Millesimo, et que ses reconnaissances éclairaient Ceva, Dego et Novi.

Melas ne s'était point préparé à charger à fond; lorsqu'il se fut assuré que les Français ne se laisseraient point surprendre, il se borna à entamer une guerre de postes qui fut intrépidement soutenue. L'armée républicaine se rangea: la gauche sous Suchet (12,000) de Nice à Savone, afin de maintenir la communication avec la France; le centre commandé par Soult (12,000) de Savone à Gênes; la droite et la réserve autour de la ville.

On lutta de la sorte pendant un mois; enfin, le 6 avril, Mélas, ayant formé sur tous les points ses colonnes d'attaque, les ébranla simultanément. Ott marcha dans la rivière du Levant, Hohenzollern sur la Bocchetta; mais le principal effort fut dirigé contre les cols qui aboutissent à la Bormida et contre les hauteurs de San-Giacomo et de Melogno si long-temps disputées durant les premières campagnes. 30,000 hommes et le général en chef se précipitèrent à l'assaut des redoutes qui couvraient la droite de Suchet et la gauche de Soult. Celles-ci furent vaillamment défendues, leur nom rappelait tant de glorieux souvenirs! C'était Montenotte, c'était Montelegine, c'était Cadibone; mais elles renfermaient à peine 4000 hommes. Ces braves, toujours en fléchissant, soutinrent le choc pendant la journée entière. Vers le soir, Soult accourut avec sa réserve et prolongea la résistance. Cependant, à la nuit, tous les retranchemens étaient enlevés, les impériaux étaient dans Savone et les troupes françaises battaient en retraite sur Voltri.

Suchet, d'abord assailli moins rudement, resta maître du terrain; mais on manœuvrait pour le tourner, et le lendemain, l'ennemi donna l'assaut, depuis le Tanaro jusqu'à San-Giacomo; on voulut le replier dans l'ancienne ligne de Borghetto et compléter dès ce moment l'investisse-

ment de Gênes, mais on n'obtint qu'un succès partiel, on s'empara des redoutes jusqu'à Melogno et la gauche ne fut pas assez éloignée du centre pour que l'on dût renoncer à rétablir la communication.

Massena y songea dès le jour suivant. Le 6, Hohenzollern avait forcé le Bocchetta, et Ott, ayant replié la division de droite, avait bivouaqué sur des hauteurs dont les derniers ressauts se prolongeaient jusqu'à l'enceinte de Gênes. A la vue de ses feux, l'escadre anglaise se rapprocha du port et se mit à couvrir de boulets le quartier populeux. La rumeur fut grande; il fallait l'apaiser par un coup de vigueur. A l'aube du jour, Massena sortit en deux colonnes, tomba sur les impériaux, déconcertés de son audace, les culbuta, leur fit 1500 prisonniers et rentra triomphant dans la place aux acclamations des habitans qui, tout-à-l'heure étaient prêts à se soulever. Toujours infatigable, il se mit aussitôt en devoir de débayer la rivière du Ponent; il prit avec lui 10,000 hommes, rallia Soult et se porta en deux colonnes au-devant de Suchet à qui l'on avait porté l'ordre de reprendre de son côté l'attaque. Mais Melas avait déjà rassemblé, dans la trouée qu'il avait si péniblement ouverte, des forces assez imposantes pour former lui-même le blocus de Gênes. Les deux adversaires se heurtèrent ainsi dans l'espoir de se prévaloir de l'initiative, en même temps que Suchet montait à l'assaut des redoutes que le combat du 7 lui avait enlevées. L'action se soutint pendant plusieurs jours avec des succès variés, enfin les impériaux l'emportèrent; onze jours après les premiers coups de feu, Massena avait perdu la rivière du Ponent; de l'autre côté, la garnison avait été repliée sous le canon des forts extérieurs. Le général en chef défendit long-temps les approches de la place en faisant d'audacieuses sorties; et Suchet, poursuivi par Elsnitz et Melas à la tête de 25 à 30,000 hommes, en prenant chaque jour position sur les contreforts des Alpes maritimes, en ne cédant le terrain que lorsqu'il se voyait débordé sur les hauteurs par les impériaux, et sur la côte par les escadres anglaises, mit seize jours à reculer du mont San-Giacomo à Oneille (11 lieues). Cette glorieuse retraite eût pu se prolonger encore; mais le 6 mai l'extrême droite ennemie qui avait côtoyé, par les revers intérieurs, la crête des montagnes, secondée par Kaïm, ayant forcé le col de Tende et repoussé les postes français jusqu'à Saorgio, Melas enhardi pénétra vivement dans le comté de Nice. Le lendemain il rangea en bataille 15 à 18,000 hommes et les porta par la droite contre les faibles colonnes de Suchet, cherchant à les tourner, à les acculer à la mer. Elles résistèrent vaillamment: coupées en plusieurs parties, presque enveloppées elles combattirent jusqu'à la nuit et parvinrent à se mettre en sûreté derrière la Taggia, sans autres pertes que celles essuyées par le feu. Toutefois elles furent forcées de presser leur marche et cinq jours

après, Suchet, après avoir rallié tous les détachemens du comté de Nice et laissé dans le fort de Montalban une garnison, passa le pont du Var pour rentrer sur le territoire français. Cependant Ott et 40,000 impériaux bloquèrent Gênes où Massena, réduit à 15,000 hommes fit une résistance digne de lui. On sait que cette ville est située sur la côte, au fond d'un amphithéâtre triangulaire, de trois lieues de périmètre, formé par un chaîne de hauteurs, dont le versant extérieur est séparé de l'Apennin par des vallées profondes et dont la crête est surmontée d'une enceinte assise sur le roc; la place elle-même, revêtue d'un second rempart est hors de la portée de la bombe et cette double ceinture est encore protégée par des forts détachés. Tous ces ouvrages étaient bien armés, l'arsenal bien pourvu, et la majeure partie des habitans bien disposée en faveur des Français, mais l'escadre anglaise bloquait étroitement le port et ne permettait pas de renouveler l'approvisionnement de l'armée et d'une population de 50,000 âmes.

Ott, après avoir essayé vainement de pénétrer par escalade dans la première enceinte, leva en masse les paysans en état de porter les armes, retrancha les avenues de la ville et la resserra de manière à la réduire par la famine. Jusqu'au 13 mai, Massena fit plusieurs sorties et se procura des vivres; mais enfin, dans un dernier combat, la victoire se déclara pour le nombre. Soult grièvement blessé fut fait prisonnier, ses troupes rentrèrent dans leurs quartiers et l'on renonça à l'espoir de rompre la ligne de blocus. Dès-lors ce fut contre la disette qu'on eut à lutter: on mit en réquisition des magasins de cacao, de millet, d'orge, de fèves; ces faibles ressources furent bientôt épuisées; enfin le 2 juin il n'y eut plus dans cette vaste ville qu'un cri de désespoir. Le peuple entier se souleva demandant du pain ou la mort; le général en chef apaisa ce tumulte en promettant de négocier si dans les vingt-quatre heures il n'était pas secouru. Le lendemain les conférences s'ouvrirent au moment même où Ott recevait l'ordre de lever le siège. Cette circonstance lui faisait une loi de se presser de conclure. Le 5 juin la convention d'évacuation fut signée. Les généraux coalisés en cédant sur d'autres points obtinrent de Massena l'insertion d'une clause singulière qui, au reste, est son plus bel éloge. Ils exigèrent qu'il s'embarquât pour la Provence avec les bagages, l'artillerie et les escortes. Le reste de la garnison au nombre de 8500 combattans sous les ordres de Gazan sortit en armes, mais sans canons, par la route de la Corniche qui était alors libre d'ennemis.

Suchet n'eut pas moins de ténacité: la tête de pont du Var était couverte par une ligne de retranchemens où il avait renfermé une arrière-garde. Melas la fit attaquer à deux reprises différentes et fut repoussé après avoir essuyé de grandes pertes. Un troisième assaut n'eut pas plus

de succès, les impériaux laissèrent sur le champ de bataille 5 à 600 hommes et les signaux du fort Montalban avertirent le général français qu'ils battaient en retraite.

Melas s'était en effet déjà porté dans le Piémont avec ses réserves attiré par les mouvemens de l'armée de réserve ; c'était Elsnitz seul qui venait de livrer le dernier combat et qui s'ébranlait pour rejoindre le feld-maréchal. Suchet déboucha sur ses pas, rentra dans Nice, le prévint au col de Tende, le força de prolonger sa retraite jusqu'à Oneille et de se jeter péniblement par sa droite, dans la vallée du Tanaro. Il lui enleva son arrière-garde, forte de plusieurs milliers d'hommes, et gagna ensuite Savone où il opéra, le 6 juin, sa jonction avec Gazan.

II.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RÉSERVE EN ITALIE.

Passage du grand Saint-Bernard.—Prise d'Ivrée (24 mai).—Combat de Romano (26).—Passage du Tesin (31).—Entrée à Milan (2 juin).—Passage du Pô à Cremona, Plaisance et Belgiojoso (6 juin).—Bataille de Casteggio et Montebello (8 juin).—Bataille de Marengo (14).

Le plan de campagne recevait son exécution avec un plein succès ; en même temps que Melas s'engageait sur le versant maritime des Alpes, les armées impériales d'Allemagne battaient en retraite, et il existait entre l'extrême droite de l'armée d'Italie et la gauche de Kray un large espace, dont la garde était commise à quelques points fortifiés et surtout aux difficultés du terrain.

C'est dans cet intervalle que le premier consul, au moment le plus critique de la campagne, fit glisser comme par miracle une armée de

60,000 hommes, à travers des défilés réputés inaccessibles. Jamais expédition ne fut mieux conçue et conduite avec plus de secret. Cette armée de réserve, dont on n'avait rassemblé à Dijon qu'un faible noyau et dont les émissaires de l'ennemi pouvaient révoquer en doute l'existence, était bien réellement sur pied. Elle se composait d'une des divisions de Lecourbe, des corps que l'on avait placés sur le Haut-Rhin en présence du prince de Reuss, de la division qui, depuis le commencement des hostilités, occupait le Valais, et des troupes de toutes armes, que de divers points de l'intérieur on avait fait filer sans bruit sur les rives du lac de Genève.

Les ingénieurs français avaient sondé tous les cols des Alpes, et l'on s'était arrêté au projet de pousser les deux divisions de droite par le Mont-Genèvre, le Mont-Cenis, le petit Saint-Bernard; de mettre toute la gauche sous les ordres de Moncey, pour déboucher par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin de faire descendre le corps de bataille des sommets du grand Saint-Bernard.

C'est surtout de ce côté qu'on espérait surprendre l'ennemi; le val d'Aoste était à peine gardé. Les généraux autrichiens avaient pensé que 3000 hommes postés à Châtillon, appuyés sur le fort de Bard, suffisaient à barrer le col du petit Saint-Bernard. Quant au grand Saint-Bernard, il était hors de toutes les prévisions de la guerre. Trois lieues de glaces et de neiges éternelles; un sentier rompu par des rochers, bordé d'un affreux précipice et toujours menacé par les avalanches, semblaient l'interdire à jamais à une armée pourvue de ses bagages et de son artillerie. Mais l'habileté des ingénieurs avait pourvu à tout: on avait creusé des troncs d'arbres pour y placer les canons, on avait disposé des brancards pour transporter pièce à pièce les caissons et les affûts. Ces apprêts terminés, Bonaparte se rendit à Genève, où il arriva le 8 mai; il apprit avec joie que le passage n'était pas impossible, et il donna sur toute la ligne l'ordre de mouvement.

Les troupes réunies autour du lac de Genève, furent organisées de la manière suivante: avant-garde, général Lannes deux brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie; premier corps, général Duhesme, divisions Loison et Boudet, y compris deux escadrons de chasseurs; second corps, général Victor, divisions Chambarlhac et Chabran, y compris un régiment et un escadron de cavalerie; réserve de cavalerie, général Murat, cinq régimens de grosse cavalerie, trois régimens de cavalerie légère; enfin, la légion italienne de Lecchi.

Cette masse, forte en tout de 35,000 hommes, moins Chabran qui était déjà en partie au petit Saint-Bernard, s'entassa dans le Valais. Lannes, ouvrant la marche, s'engagea au sortir de Saint-Pierre dans le sentier glacé qui conduit au sommet de la montagne. On avait démonté les voitures des

convois, les soldats s'attelèrent gaîment aux traîneaux qui les transportaient, et l'on se mit à gravir l'escarpement. La musique militaire, les chants patriotiques faisaient retentir ces solitudes que le bruit de la guerre n'avait jamais troublées, et aux pas difficiles le tambour battait la charge. On parvint au bout de huit heures à l'hôpital, où l'on fit halte. Les religieux s'empressèrent de distribuer à chaque homme des vivres et une forte ration de vin. Bientôt on se remit en marche et l'on atteignit la cime du mont. On descendit à la ramasse le revers extérieur dont la pente est moins rapide; on rallia une poignée d'hommes, on courut sur Aoste, on l'emporta et l'on s'y établit; tout cela était fait en quelques heures. Cependant le passage s'opérait sans discontinuer, il dura quatre jours; à mesure qu'on arrivait au chemin voiturable, on remettait les canons sur affûts et l'on reprenait ses rangs. Dès le 19, Lannes fut en mesure d'assaillir le poste de Châtillon, de le culbuter et de pousser jusqu'à la petite ville de Bard. Le même jour, Bonaparte quitta Lausanne; le lendemain, il franchit le Saint-Bernard et porta le quartier-général à Aoste. A ce moment, l'armée était arrêtée par le fort de Bard, bâti sur un rocher à pic qui ferme la vallée, et ne laisse d'autre issue que la ville dont la rue principale était enfilée par une batterie de 22 pièces. Cet obstacle dont on n'avait point mesuré l'importance, était de nature à compromettre l'expédition. On reconnut que le fort était à l'abri d'un coup de main, et le commandant refusant ses portes, il fallut tourner la difficulté. On creusa d'abord dans le roc, hors de la portée de canon, un sentier ou plutôt un escalier, où l'infanterie et la cavalerie purent défilér. Lannes le franchit aussitôt avec l'avant-garde et se porta sur Ivrée; puis, le fort tenant toujours malgré plusieurs assauts, on enveloppa de paille les roues des canons et des voitures, et pendant une nuit obscure (22 mai) on traversa la ville sous une grêle d'obus et de boulets, dont un seul pouvait déterminer une explosion terrible. On réussit sans accident à dépasser le fort; Chabran resta pour en faire le siège, et l'armée sortant enfin de cette affreuse vallée, ne tarda pas à se former dans la plaine d'Ivrée.

Ni Melas, ni ses lieutenans ne pénétrèrent les projets du premier consul. Ils crurent reconnaître de vaines démonstrations faites dans le but de dégager Suchet, et le feld-maréchal se contenta d'envoyer à Kaim un renfort de 5000 hommes d'élite. Le 23 mai, sur les nouveaux avis qui lui parvinrent, il partit pour le Piémont avec sa réserve forte de 6000 hommes, et ne tarda pas à rappeler Elsnitz.

Kaim avait envoyé 10,000 hommes au secours d'Ivrée, où était renfermée une garnison de 4000 hommes. Mais ils en étaient encore loin, quand Lannes, après deux jours de combat, fit enfoncer à coups de hache les portes de la ville et y pénétra d'assaut.

A peine maître d'Ivrée, l'avant-garde française s'élança sur la route de Turin; au bout de six jours, elle se heurta contre le secours autrichien qui venait de prendre position à Romano, derrière la Chiusella, dont le pont était défendu par une batterie. La victoire fut brusquement décidée par un trait audacieux. Quelques compagnies d'infanterie se précipitèrent dans la rivière, tournèrent le pont, prirent les pièces et déblayèrent le défilé où la colonne d'attaque se rua en masse; les impériaux rompus s'enfuirent à Chivasso d'où ils se replièrent jusqu'à Turin.

Lannes entra le jour suivant dans Chivasso; Bonaparte lui-même s'y rendit et donna l'ordre de jeter un pont sur le Pô. Dans le même moment, Turreau débouchait par le col de Suze. Melas crut que ce double mouvement avait pour but d'investir Turin par les deux rives du Pô, il y porta son quartier-général et il se mit des deux côtés sur la défensive. Mais ce n'était ni à Turin, ni au-delà du Pô que l'on voulait se rendre; on tendait à un but autrement décisif. L'armée entière fit un à gauche et s'avança sur Verceil, flanquée à droite par Lannes qui longea le fleuve, et à gauche au pied des Alpes par la légion de Lecchi. On prit Verceil, et le 31 mai on força à Turbigio et Bufalora le passage du Tésin, que Laudon s'était hâté de couvrir avec une partie des réserves. Le même jour, Moncey arriva sans obstacles à Bellinzona; le lendemain, Lannes enleva Pavie, et le surlendemain Bonaparte fit son entrée à Milan, dont le château fut sur-le-champ investi.

Son arrivée tenait du prodige. Les patriotes italiens, qui subissaient depuis un an une dure réaction, osaient à peine y croire. A la vue de l'avant-garde française, leurs transports éclatèrent, et pendant ces scènes de délire Bonaparte parut! Quels souvenirs eussent adouci les heures de sa captivité, si l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux n'avait pris soin de lui faire sentir à chaque instant ses fers!

Les prisons s'ouvrirent, les exilés rentrèrent, et la république Cisalpine fut aussitôt réorganisée. Laudon et Wukassowich s'enfuirent sous le canon de Mantoue, séparés de leur général en chef par un état surgissant hostile à l'Autriche et par une armée de 60,000 hommes.

Melas, pris entre le Pô et la mer, n'avait plus d'issue que par la rive droite du fleuve. On ne le laissa pas long-temps libre; on courut à lui; on s'occupa de délivrer Gênes dont on ignorait le sort.

Quatre jours après l'entrée à Milan, Murat marcha sur Plaisance, et Lannes, avec l'avant-garde, partit de Belgiojoso pour se porter sur l'autre rive et saisir Stradella, position importante où la chaussée de Turin, à Crémone par Alexandrie et Plaisance, au sortir de la plaine de Tortone, entre dans un long défilé, formé par les cultures qui bordent le Pô et par les prolongemens de l'Apennin.

Le premier, après avoir inutilement tenté d'enlever le pont que l'ennemi avait jeté devant Plaisance, surprit le passage pendant la nuit un peu au-dessous de la ville, rallia une division qui venait de s'emparer de Crémone, attaqua les Autrichiens, leur fit 2000 prisonniers et les chassa jusqu'à Parme.

Le second, trouva la rive droite défendue par 2 à 3000 hommes. Il les culbuta, leur fit des prisonniers et s'établit le lendemain sans combat à Stradella.

L'armée française se trouva de cette manière en possession des deux points de la rive droite où elle avait le plus de chances pour barrer la retraite de l'ennemi. Lannes se mit en communication avec Murat. Bonaparte laissa Moncey à Milan pour surveiller le Tésin et contenir Laudon et Wukassowich. Après quoi, il porta le quartier-général à Stradella.

Ce fut là seulement qu'on apprit la capitulation de Gênes. Maître de cette ville, Ott y avait laissé Hohenzollern avec une garnison de 10,000 hommes, et il s'était hâté de descendre la Bocchetta à la tête de 18,000 hommes pour gagner Plaisance.

Le 8 juin, son avant-garde attaqua Lannes qui la repoussa, prit position avec 8000 hommes à Casteggio et Montebello, et, sachant contre qui il venait de se heurter, demanda des renforts. On lui envoya Victor, mais avant son arrivée le feu était ouvert sur tout le front des deux armées. Malgré l'infériorité du nombre, Lannes soutenait glorieusement le choc et au milieu du jour rien n'était décidé lorsque Victor survint. Le combat prit alors une nouvelle face : cependant les impériaux rompirent une division française et commencèrent à gagner du terrain lorsqu'un bataillon, faisant ferme sur la chaussée, les arrêta, donna le temps de rallier les fuyards et de reprendre irrésistiblement l'attaque. Au bruit du canon, Napoléon accourut, mais la victoire était déjà assurée à ses deux lieutenans. 3000 morts, 6000 prisonniers en furent les trophées. Le général autrichien se replia sur Tortone où il jeta 2000 hommes et prolongea sa retraite jusqu'à la Bormida.

La situation de l'armée impériale était cruelle. Pour gagner Plaisance il fallait écraser le gros de l'armée de réserve si avantageusement posté à Stradella. Pour s'appuyer sur Gênes, il fallait franchir les défilés de l'Apennin que Suchet gardait avec 20,000 hommes. Enfin si l'on cherchait un passage par le Tésin et Milan, Turreau, Chabran, Moncey étaient là prêts à disputer pied à pied la route pour donner le temps au premier consul d'accourir.

Soit indécision, soit désir d'attirer son adversaire en plaine, afin d'utiliser sa belle cavalerie, Melas resta pendant trois jours immobile dans son camp d'Alexandrie. Durant les mêmes journées, les corps français

achevèrent de se former sur la rive droite du Pô, de s'y fortifier et de construire deux ponts. Ce fut alors que Desaix, à peine de retour d'Égypte, vint au quartier-général, impatient de prendre part à la bataille que l'on attendait; il fut accueilli avec joie et prit le commandement des deux divisions de la gauche.

Cependant l'inquiétude commençait à gagner le premier consul. Craignant de voir les impériaux lui échapper, il se porta d'abord sur la Scrivia, puis à San-Giuliano. Là, ses éclaireurs se répandirent dans la plaine de Marengo où ils n'aperçurent point d'ennemis. On était en doute si Melas marchait sur Gênes ou s'il n'avait point quitté Alexandrie. Desaix et Victor eurent ordre de pousser de fortes reconnaissances, le premier sur Novi, le second sur la Bormida. Celui-ci se heurta à Spinetta avec l'arrière-garde de Ott, forte de 5 à 4000 hommes; il la mit en déroute, et ses avant-postes, après l'avoir poursuivie jusqu'à la Bormida, ne donnèrent point de nouvelles de Melas et ne découvrirent aucun indice d'une bataille prochaine.

L'armée passa la nuit : Victor à Marengo, Lannes en arrière à droite, Desaix sur la gauche, à une demi-journée de marche de Bonaparte et les réserves à Torre-di-Garofoldo et sur la Scrivia.

Cependant l'armée impériale, encore indécise, était tout entière au-delà de la Bormida, où elle avait établi des ponts. Déduction faite des garnisons, elle ne comptait pas moins de 31,000 combattans. Dans cette même nuit, le général en chef et son conseil arrêtaient avec transport la résolution de se frayer la route de Plaisance en passant sur le corps de leurs adversaires. Ils étaient supérieurs en nombre, surtout en cavalerie et artillerie. Ils avaient pour eux les souvenirs de l'année précédente et il s'agissait de vaincre ou de perdre l'Italie.

Le 14, dès l'aube, ils défilèrent sur trois ponts et portèrent les têtes de colonne de droite et du centre sur la route de Tortone.

La vaste plaine, où la querelle allait se vider, ne présente qu'un petit nombre de points d'appui : d'abord à mille toises de la Bormida et à trois quarts de lieue l'un de l'autre, les villages de Marengo et de Castel-Ceriolo, tous deux couverts par un ruisseau parallèle à la rivière; puis, deux lieues plus loin, San-Giuliano, puis encore, deux lieues au-delà, la Scrivia que l'on passe à Torre-di-Garofoldo; en avant de Tortone, et à Sale près de son confluent.

De part et d'autre, on se forma sur le ravin et vers 8 heures, le feu s'alluma avec une grande activité. A la vivacité de la canonnade, Bonaparte reconnut que la journée décisive était enfin venue. Loin de s'y attendre, il n'avait songé qu'à garder en même temps les routes divergentes de Gênes et d'Alexandrie. A peine lui restait-il 18,000 hommes dans la plaine où se

répandaient toutes les forces de Melas, dont aucun indice ne dévoilait le plan.

Jamais peut-être plus grand péril n'inspira de plus habiles dispositions. Il ne tarda pas à savoir que deux lignes s'étaient déployées devant Marengo cherchant surtout à peser sur la droite de Victor. Il sut que la colonne de gauche commandée par Elsnitz, laissant de côté Castel-Ceriolo, manœuvrait de manière à déborder les deux divisions françaises. Dès-lors il comprit que son adversaire voulait dégager la route de Tortone, pénétrer jusqu'à Torre-di-Garofoldo, enfin jeter l'armée de réserve dans les montagnes où elle eût été très gênée, et, pour déjouer ce dessein, il lui suffit de changer à-la-fois la ligne de retraite et l'ordre de la bataille.

Les 18,000 hommes étaient échelonnés : la gauche en tête de Marengo à la Scrivia, ayant pour retraite le pont en avant de Tortone et la grande route de Plaisance. Il résolut de ranger l'armée entière (28,000) par échelons de Castel-Ceriolo à San-Giuliano, la droite en avant, et de lui donner pour retraite le pont de Sale, d'où l'on peut gagner directement Voghera. Au moyen de cette belle et simple combinaison, Desaix arrivant de Rivalta, reprenait naturellement son rang et l'on débordait la gauche de l'ennemi, tandis que sa droite, obtenant les premiers succès, frappait à vide.

Tout s'ébranla pour prendre position. L'une des divisions de la gauche, restée en réserve sous Carra-Saint-Cyr, marcha sur Castel-Ceriolo ; les grenadiers à pied de la garde consulaire (900) passèrent à la droite de Lannes, et Bonaparte lui-même, avec son escorte et son état-major, se porta en première ligne. Desaix avait déjà reçu l'ordre de se rendre au pas de course à San-Giuliano.

Dans ce moment, Victor, après avoir perdu et repris plusieurs fois Marengo, constamment assailli par des troupes fraîches, avait fini par plier. Ses divisions à demi-détruites, débordées, enveloppées de toutes parts, venaient de lâcher pied et les fuyards se dispersaient dans les vignes entre Marengo et San-Giuliano. La bataille reposait sur Lannes qui, s'étant développé pour soutenir Victor, avait attiré à lui le centre des impériaux. La déroute de son collègue le compromettait à son tour. Sa gauche était découverte et la cavalerie d'Elsnitz se préparait à la charger par la droite sur ses derrières.

À l'apparition du premier consul, tout changea de face. Elle produisit l'effet magique qui pendant quatorze ans a enfanté tant de prodiges ; on ne douta plus du succès. Les troupes de Victor se rallièrent sur San-Giuliano, les grenadiers de la garde, se formant en carré à l'extrême droite, le flanquèrent sur la pointe de Elsnitz qui se brisa contre leurs baïonnettes et ne





DESAIX (Louis-Charles-Antoine),

Né en Auvergne en 1768.—Général de division en 1796,—de l'armée d'Egypte,—de l'armée d'Italie en 1800.—Tué à Marengo.

Bataille de Marengo (1800).

put exécuter le mouvement qui lui était prescrit. Lannes, poussé par le gros de l'armée ennemie, criblé par la mitraille de 80 bouches à feu, se mit à pivoter sur eux comme sur une forteresse, en refusant sa gauche. Il fit avec un imperturbable sang-froid sa retraite qui dura trois heures et pendant ce temps, Carra-Saint-Cyr, marchant en sens inverse, parvint à se loger dans Castel-Ceriolo. Enfin Desaix, accourant à travers pays, s'établit en avant de San-Giuliano.

Il était trois heures : Melas n'avait point saisi le but des mouvemens qui s'opéraient à sa gauche. La plaine jonchée des débris de Victor, Lannes en retraite, la route de Tortone presque abandonnée, lui semblèrent des gages suffisans d'une victoire complète. Si une division s'était fourvoyée dans Castel-Ceriolo, c'était un trophée de plus à la fin de cette journée; elle devait être tournée et enlevée. La confiance du vieux feld-maréchal ne fut point un instant ébranlée, et, comme la fatigue ne lui permettait plus de se tenir à cheval, il rentra dans Alexandrie laissant à son chef d'état-major Zach le soin d'achever la défaite des Français. Celui-ci présuma qu'il suffisait d'enlever San-Giuliano, seul point d'appui qui leur restât en deçà de la Scrivia. Il forma en colonnes 5 à 6000 grenadiers et les conduisit lui-même par la droite de la chaussée, tandis que le reste de l'armée, continuant le feu sur toute la ligne, suivait de loin l'impulsion.

A cinq heures, ils arrivèrent à portée du canon des avant-postes de Desaix. C'était le moment critique : Bonaparte parcourut le front de l'armée en s'écriant : C'est assez reculer. Marchons en avant! vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.

Desaix commença l'attaque; mais aux premiers coups de feu une balle l'atteignit au cœur, il tomba raide mort, et Boudet prit le commandement de sa division qui s'élança pleine de rage en jurant de le venger. Le choc fut irrésistible; la tête des impériaux fut rompue et l'ébranlement se fit sentir dans toute la profondeur de la colonne.

Bonaparte, plein de joie, voit l'occasion de brusquer la victoire : il prend Kellermann fils, qui se tient à droite de San-Giuliano avec 3 à 400 chevaux, et lui ordonne de tomber sur le flanc de cette masse déjà vacillante. La brave cavalerie traverse la plaine à toute bride, aborde les grenadiers, les coupe en plusieurs tronçons et les resserre contre l'infanterie qui continue à les accabler d'un feu terrible. Ce n'est bientôt plus qu'une foule confuse, elle dépose les armes; Zach et son état-major laissent tomber leur épée.

Alors le tambour bat la charge sur toute la ligne et les impériaux voient avec un indicible effroi cette armée qu'ils croyaient vaincue, dispersée, se déployer, menaçante de Castel-Cerio'o à San-Giuliano. Dans

le nouvel alignement, la droite était plus près de la Bormida que l'arrière-garde de l'ennemi dont les divers échelons prêtaient tous le flanc gauche. L'état-major avait disparu; à défaut d'une direction générale, chacun céda au desir de repasser la rivière. En un clin-d'œil, la déroute devint affreuse et les ponts furent encombrés de troupes de toutes armes, qui cherchaient dans un désordre inexprimable à se mettre en sûreté sur l'autre rive. Cependant quelques bataillons tinrent dans Marengo où Victor ne rentra qu'à la nuit. L'armée de réserve bivouaqua sur les bords du ravin où l'action s'était engagée.

Telle fut la bataille dont le nom, parmi tant de noms brillans, est si populaire. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la valeur des troupes, ou de l'habileté du général. Il est pris au dépourvu, mais la fermeté des premiers rangs lui permet d'exécuter un plan improvisé. Il n'a point de position dans la plaine, mais il y jette, comme une colonne de granit, ses 900 grenadiers qui semblent y prendre racine et fatiguent enfin toute l'aile gauche ennemie. Tant ce grand capitaine pouvait compter sur ses soldats, tant il était digne de les commander! La perte en morts et blessés fut à-peu-près égale des deux côtés. Les impériaux laissèrent en outre sur le champ de bataille 7 à 8000 prisonniers, 20 canons et des drapeaux.

Le lendemain, on se disposait à l'attaque des ponts, quand Melas demanda une suspension d'armes qui fut suivie de la glorieuse convention d'Alexandrie, en vertu de laquelle, les forcés impériales, évacuant l'Italie jusqu'au Mincio, remirent à l'armée de réserve Gênes et toutes les places du Piémont et du Milanais.

III.

OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Passage du Rhin (25 avril-1^{er} mai).—Batailles d'Engen et de Stockach (3 mai).—De Mœskirch (6).—De Biberach (9).—Combats de Memmingen (10).—De Papelau (16).—Reconnaissance d'Ulm (19).—Marche sur Augsbourg (21-22).—Combats sur la Guntz et le Danube (24).—Occupation d'Augsbourg (27).—Combat de Kirchberg (5 juin).—Passage du Lech (10 et 11 juin).—Bataille de Hochstett (19).—Occupation de Munich (28).—Combat d'Oberhausen (27).—Prise de Landshut (9 juillet).—De Feldkirch (14).—Armistice de Parsdorf (15).

Durant les premiers mois de la campagne, l'armée impériale d'Allemagne resta immobile dans ses positions. Elle avait reçu l'ordre de se mettre en mouvement, lorsque Moreau passa le Rhin et prit l'offensive.

Son armée active, déduction faite des troupes qu'il laissait à Mayence et en Helvétie, était forte de 100,000 hommes. Il en forma quatre colonnes d'attaque. A Strasbourg, Sainte-Suzanne, deux divisions (20,000); à Neufbrisach, Saint-Cyr, deux divisions (20,000); à Bâle, Moreau en personne avec trois divisions de réserve (26,000); enfin, à la pointe septentrionale du lac de Constance, Lecourbe, trois divisions (30,000). Il s'agissait de concentrer cette masse autour de Stockach et de la pousser en avant. Le mouvement commença le 25 avril; Moreau marcha sur l'Alb, Saint-Cyr sur Fribourg et Kensingen, Sainte-Suzanne sur Offenburg et Renchen; Lecourbe seul resta immobile; il n'avait point de pont et il lui était prescrit de chercher un passage près de Stein, de se préparer à gagner la rive droite au moment où les autres colonnes arriveraient à sa portée.

Ces dispositions semblaient indiquer une attaque de front, les impériaux y furent trompés. Nauendorf se hâta de barrer les défilés de Haslach et d'Hornberg. Sztarray courut à Sainte-Suzanne et crut, après deux

jours de combat, avoir obtenu un succès en le voyant battre en retraite et repasser le pont de Kehl. Cependant les trois corps obliquèrent à droite. Moreau poussa jusqu'à la Wutach; Saint-Cyr se jeta par les montagnes à Saint-Blaise; Sainte-Suzanne remonta rapidement la rive gauche du Rhin, releva Saint-Cyr à Neufbrisach et s'avança par le Val-d'Enfer. On ne rencontra point d'obstacles, et lorsqu'on parvint à Schafhouse, Lecourbe franchit le fleuve l'épée à la main à Reichlingen, puis se liant avec Moreau, il prit la tête de colonne et se porta sur la Stockach. Le système d'attaque était dès-lors bien prononcé, l'armée défilait par échelons, sa droite au Rhin, pour se mettre en bataille entre le Danube et le lac. C'était une belle manœuvre, mais elle n'était pas sans péril; on prêtait le flanc à l'ennemi et l'on devait s'attendre à un effort de sa part pour rompre les colonnes de marche. En effet, Kray revenu de sa surprise, eut bientôt rappelé son centre, sa réserve, une partie de sa droite. Il avait groupé 45,000 baïonnettes à Engen, au moment où Lecourbe abordait sa gauche à Stockach.

Moreau fit halte et demi-tour à gauche, pour présenter son front au feld-maréchal; il emprunta une brigade à Lecourbe, enjoignit à Saint-Cyr, qui était encore à Stuhlingen, de presser le pas et d'avertir Sainte-Suzanne, dont les divisions arrivaient à Neustadt.

On se heurta au même instant à Stockach et à Engen : ici les deux généraux en chef; là les deux lieutenans; des deux côtés l'action se soutint avec vigueur. Lecourbe pénétrant par sa droite, entre le lac et la ville, ébranla le centre et déborda la gauche du prince de Vaudemont. Celui-ci fit alors un effort pour rejeter ses forces sur sa droite, s'étendre vers Engen et se rallier à Kray, les Français déjouèrent ce dessein et le forcèrent de se retirer en désordre à Mœskirch et Pfullendorf.

A Engen, l'ennemi comptait 45,000 hommes et les républicains 55,000; le premier choc fut en sa faveur. Moreau, menacé sur ses communications, se vit forcé de s'étendre à droite et à gauche, et Kray ne manqua pas d'essayer de mettre la circonstance à profit; il rassembla ses masses et chercha à percer le centre. Il ne fallut rien moins pour résister, qu'un de ces mouvemens impétueux, propres aux troupes nationales, qu'on opéra sur sa gauche, secondé d'ailleurs par l'imperturbable aplomb de toute la ligne. Néanmoins, la question était encore indécisée, quand Saint-Cyr, ayant enfin triomphé des obstacles que lui opposait Nauendorf, fit entendre son canon. Les impériaux se bornèrent alors à la défensive, et ne combattirent plus que pour assurer leur retraite qu'ils dirigèrent sur Mœskirch.

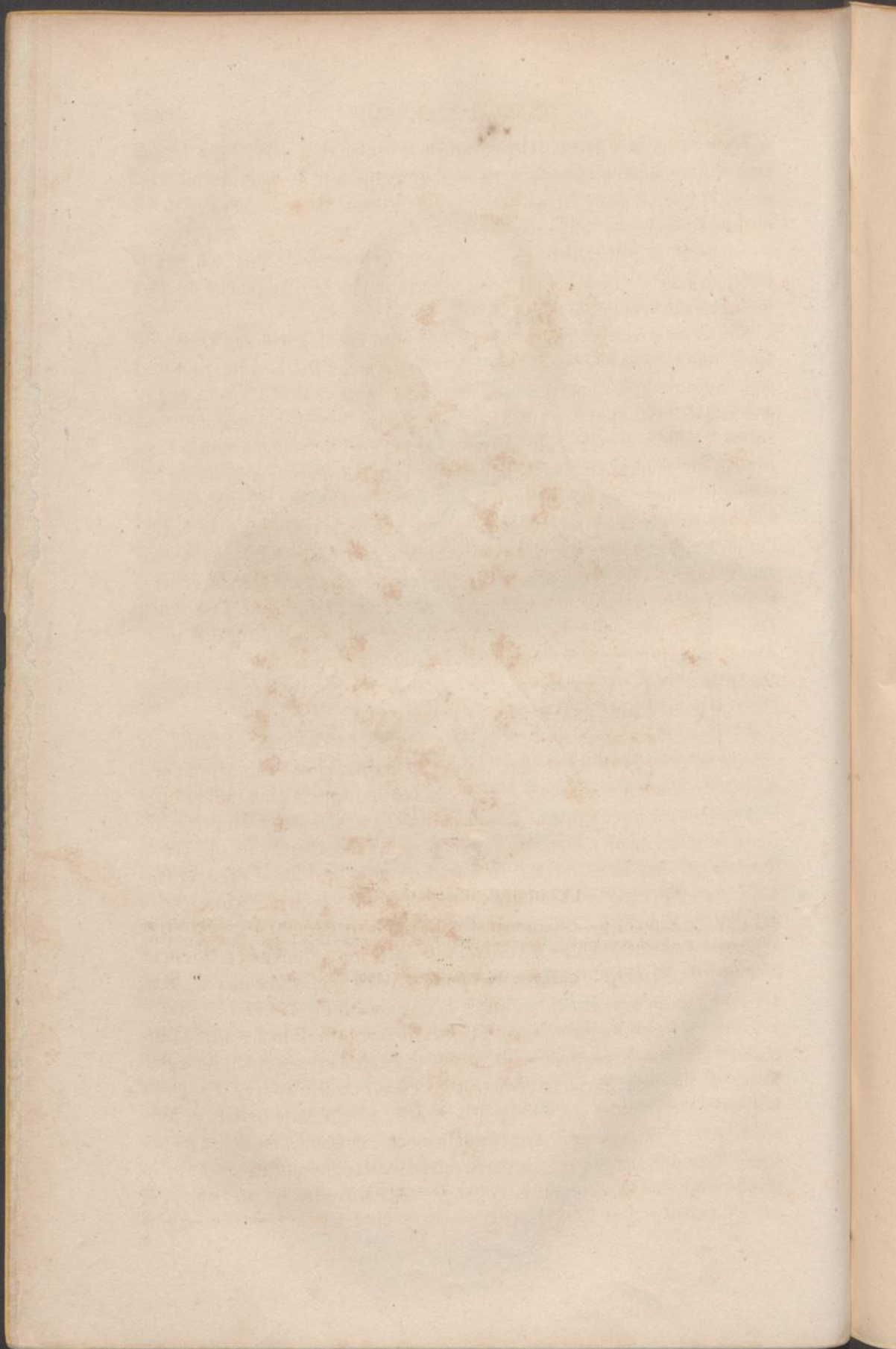
Ces premiers succès les affaiblirent de plus de 10,000 hommes; on s'empara de leurs magasins et l'on eut pour appuis le Rhin à droite, le Danube à gauche.



LECOURBE (Claude-Joseph),

Né à Lons-le-Saulnier en 1759.—Commandant l'aile droite de l'armée en Suisse en 1799,—de l'armée du Rhin en 1801.—Général en chef de l'armée du Haut-Rhin pendant les Cent-Jours.—Mort en octobre 1815.

Conquête du Vorarlberg (1799).



Kray fit halte à Mœskirch, et rangea le centre et la gauche sur les ravins d'où descend l'Abbach et dans l'intervalle qui le séparait du Danube. Il voulait tenir ferme pour rallier le reste de sa réserve et de sa droite; on ne lui en laissa pas le temps.

Lecourbe et en deuxième ligne Moreau, par la route de Stockach, Saint-Cyr par celle de Lieptingen, Sainte-Suzanne par la rive gauche du Danube, accoururent et le dépostèrent.

Son avant-garde couvrait un long défilé qui fut emporté par Lecourbe après une longue résistance. Son extrême gauche fut ensuite assaillie; elle couronnait les hauteurs qui dominent le cours de l'Abbach, et Lecourbe, abandonnant la route pour faire place à Moreau, se consacra tout entier à la faire reculer. Elle disputa long-temps le terrain; mais à l'approche du général en chef, Kray adopta soudain un nouvel ordre de bataille; il évacua ses positions et, pivotant sur sa droite, il se forma parallèlement à la route de Siegmaringen en une seule colonne, dont la tête s'efforça de pénétrer entre Lecourbe et Moreau. Cette habile manœuvre eût compromis l'aile droite de l'armée française, si son brave général n'eût lui-même suivi le mouvement de conversion de l'ennemi. Le combat s'engagea de plus belle dans cette situation, et se soutint jusqu'à la nuit, dont Kray profita pour passer le Danube à Siegmaringen. Saint-Cyr ne put atteindre que son arrière-garde, et fut forcé de lâcher prise, accablé par le feu d'une formidable batterie.

La masse des impériaux était rejetée au-delà du Danube, et l'on avait obtenu au prix de trois batailles, de 7 à 8000 tués, blessés ou prisonniers, et de onze jours de marches forcées, le résultat que le plan indiqué par le premier consul eût amené d'emblée. Restait à faire sentir au prince de Reuss son isolement, à le forcer, en pesant sur le Tyrol, de côtoyer le flanc droit de l'armée. Dans ce but, Lecourbe fit d'abord occuper Ravensburg, Wangen et Lindau; ce qui détermina le prince à descendre la vallée de l'Inn et à s'éloigner de l'Italie; puis, il s'établit à Lentkirch et Wurzach. Les autres corps le suivirent par échelons; Moreau, en prenant la route de Mœskirch à Biberach; Saint-Cyr et Sainte-Suzanne en descendant l'un la rive gauche, l'autre la rive droite du Danube.

Kray entreprit de lutter encore contre le torrent qui menaçait de l'entraîner, ainsi que son lieutenant, jusqu'au Lech. Comptant sur le lac de Feder et ses affluens pour embarrasser les pas de Saint-Cyr, il repassa bravement le Danube et s'établit à Biberach, résolu de tenir tête à Moreau. Cette ville, couverte de retranchemens, renfermait de riches magasins; il voulait les sauver, rouvrir même ses communications avec le prince de Reuss et reprendre l'offensive. Mais, contre ses prévisions, il eut à combattre à-la-fois Saint-Cyr et le général en chef, et comme à

Engen il plia sous le faix. Pendant que ses troupes prenaient position à Biberach, Saint-Cyr ayant tourné le lac, s'avancait sur cette ville en côtoyant la rive gauche. Arrivé inopinément en présence de l'ennemi, il n'hésita pas à attaquer, tête baissée; il rompit la ligne en avant de la Riss et pénétra dans la ville pêle-mêle avec les fuyards. A ce moment, Moreau déboucha par la route de Pfullendorf en battant la charge. Ce signal assuré d'une belle victoire, transporta d'une nouvelle ardeur les divisions qui étaient déjà engagées; elles forcèrent le passage de la rivière; le déploiement de la réserve à leur droite et à leur gauche acheva la défaite des impériaux, qui se retirèrent à Ochsenhausen, sur la Rotham.

Là, le feld-maréchal prit une honorable résolution. Il venait d'échouer en cherchant à briser le second échelon de la colonne française. Au lieu de se mettre sur-le-champ en sûreté dans Ulm, il osa courir au premier échelon et présenter son front à l'attaque de Lecourbe. Placé sur les hauteurs entre Memmingen et l'Iller, dont il avait détruit les ponts, il se mit en mesure de surveiller à-la-fois la route de Biberach et de Lentkirch; mais ses adversaires ne se laissèrent surpasser ni en vigueur ni en activité. Avant que ses retranchemens fussent achevés, Lecourbe déborda ses deux ailes en passant la rivière à Biberach et Egelsée, gravit d'élan les hauteurs, enfonça les impériaux et poussa jusqu'à Memmingen. Ce hardi coup de main détruisit les dernières espérances de Kray, qui n'eut plus qu'à descendre l'Iller et se renfermer dans le camp retranché d'Ulm, pour attendre des renforts et se réorganiser. Le prince de Reuss, pour communiquer avec lui, se retira jusqu'au Lech, et abandonna définitivement le Vorarlberg et les Grisons, où il ne laissa que les garnisons de Feldkirch et Luciensteig.

Moreau fut long-temps arrêté par la forteresse d'Ulm. Le départ des 12,000 hommes qu'il fournit à l'armée de réserve, ses pertes depuis l'ouverture des hostilités, l'étendue de son front d'opérations, l'obligèrent à beaucoup de prudence, et ses manœuvres pour déposter Kray sont loin d'inspirer l'intérêt des conceptions rapides de celui dont on crut un moment qu'il pouvait balancer la renommée. Elles ne sont cependant pas indignes d'être remarquées.

Il essaya d'abord, en continuant sa marche, d'entraîner avec lui l'armée impériale; mais Kray, loin d'obéir à son mouvement, lui permit de prolonger sa droite jusqu'à la Kamlach, et lorsque les dernières troupes de Saint-Cyr eurent franchi l'Iller, il présenta son front à Sainte-Suzanne qui suivait sur la rive gauche du Danube l'impulsion générale. Sainte-Suzanne fit bonne contenance; voyant les impériaux profiter de l'extension de sa ligne, pour porter leur effort contre sa droite, entre Erbach et le fleuve, de manière à l'acculer aux montagnes du Rauhe-Alp, il aban-

donna de lui-même l'appui du Danube et se groupa d'Aach à Papelau. Dans cette position plus resserrée, il était sûr de braver long-temps l'attaque, et tel était le bon accord entre les généraux de l'armée du Rhin qu'il ne doutait pas d'un prompt secours. En effet, Saint Cyr n'eut point plutôt entendu le bruit du combat, qu'il se hâta de repasser l'Iller, d'accourir sur le Danube, et de mettre ses pièces en batterie sur le rivage. En foudroyant à revers les impériaux, il leur fit lâcher prise et ils rentrèrent dans Ulm.

Cet engagement suspendit la marche de Moreau, qui eut recours, sans plus de succès, à un autre moyen d'intimider son adversaire; il porta sur la Blau jusqu'aux glacis d'Ulm Sainte-Suzanne soutenu par Saint-Cyr, il plaça la réserve à cheval sur l'Iller et en rapprocha Lecourbe.

Kray connaissait trop la force de ses retranchemens pour craindre un assaut, et il le fit voir en ordonnant des sorties pour débayer les vallées de la Guntz et de la Mindel. Moreau, convaincu de l'impossibilité d'une attaque de front, prit enfin le parti d'envahir franchement la Bavière; il rappela, sur la rive droite du Danube, Saint-Cyr et Sainte-Suzanne, rangea le dernier de Goekingen au confluent de la Riss, et déploya le reste de l'armée de l'Iller au Lech.

Les deux généraux opposés se combattaient avec les mêmes armes. C'était entre eux un échange de stratagèmes, d'alertes et de démonstrations. A peine l'armée française eut-elle abandonné la rive gauche du Danube que des détachemens impériaux mirent en alarme toute la Souabe, enlevèrent la garnison de Donaueschingen, dont ils poursuivirent les débris jusqu'à Schafhouse, et insultèrent le fort de Kehl. En même temps deux fortes reconnaissances furent poussées sur les extrémités de la colonne de Moreau; l'une en débouchant du pont de Guntzburg eut un léger engagement avec les flancs de Lecourbe, l'autre, passant à Donaurieden, sépara d'abord les deux divisions de Sainte-Suzanne qui, toutefois, la rejetèrent rudement sur l'autre rive.

Ces incidens, auxquels Moreau était fait, ne changèrent point ses dispositions, et Lecourbe, continuant à pousser en avant, entra de vive force à Landsberg, puis à Augsbourg. Kray ne s'en émut point; et, surpris de son immobilité, le général français, après quelques jours d'attente, résolut de menacer plus directement ses communications; il rappela Lecourbe pour le porter droit au Danube.

Dans le même moment l'ennemi opérait sur la ligne de retraite. L'archiduc Ferdinand franchit le Danube avec 25,000 hommes et, les appuyant à la Riss et à la Rotham, il se mit à déborder l'extrême gauche de l'armée. Saint-Suzanne, appelé au commandement d'un corps en for-

mation à Mayence, venait d'être remplacé par Richepanse et Saint-Cyr par Grenier.

Richepanse fit front à l'archiduc en remontant la rive droite de la Roth et, lorsqu'il le vit se préparer à passer cette rivière, il prit position à portée de Grenier sur les hauteurs de Kirchberg, le dos à l'Iller.

Les impériaux débouchèrent par Gutzell, formèrent deux lignes et abordèrent les deux divisions françaises qui résistèrent avec assez de vigueur pour donner à Ney le temps d'accourir; ce brave général, à la tête d'une des divisions de Grenier, franchit l'Iller à Kellmuntz, prit par le flanc la première ligne des assaillans et la replia en désordre jusqu'à Diettenheim. Cependant leur seconde ligne se mit en colonne, poussa vivement Richepanse, s'empara de Kirchberg et, profitant de ce point d'appui, s'étendit, par sa droite, pour enlever le pont de Kellmuntz. C'était un mouvement hardi; sa réussite eût compromis les trois divisions engagées: coupées de leurs renforts, entassées dans le vallon de l'Iller, elles eussent été exposées à une affreuse défaite, sans le coup-d'œil et le sang-froid de Ney, qui fit aussitôt volte-face et, laissant à leur désordre les troupes qu'il avait trop maltraitées pour qu'elles pussent inquiéter sa contre-marche, rentra l'épée à la main dans Kirchberg. Richepanse reprit aussitôt l'offensive et l'archiduc, enfoncé sur tous les points, se hâta de retourner à Ulm.

Moreau, rassuré par cette victoire, se livra sans réserve à l'exécution de son projet; mais il fut d'abord obligé de saffermir sur le Lech. Le pas rétrograde, qu'avait fait sa droite, avait attiré les généraux ennemis qui lui avaient fait éprouver un échec à Schwabmünchen et les avant-postes du prince de Reuss étaient descendus jusqu'à Nesselwang.

Lecourbe se remit donc en marche en trois colonnes, entra vaillamment dans Augsburg, Landsberg et Schongau et établit ses flanqueurs à Fuessen. Les impériaux, stupéfaits de la vivacité de cette attaque, se retirèrent au-delà de la Paar, détruisirent le pont de Friedberg et ne s'arrêtèrent qu'à Aichau.

C'est ce qu'attendait le général en chef. Se masquant par des postes sur le Lech, il donna l'ordre à l'armée entière d'appuyer au Danube. Lecourbe descendit à Wertingen; Moreau se porta en face de Lauingen et Dillingen, Grenier gagna Guntzburg, Richepanse les têtes de pont d'Ulm et d'Elchingen.

Cette grande manœuvre s'opéra sans résistance. Les détachemens ennemis qui observaient la Guntz, la Kulmbach et l'Iller furent culbutés et rejetés au-delà du Danube. Après tant d'hésitation le passage du Danube devait enfin trancher la question. Kray n'avait rien négligé pour s'y op-

poser. Tous les ponts, depuis Ulm jusqu'à Donauwerth, avaient été détruits et de fortes patrouilles parcouraient la rive gauche.

Les démonstrations des Français attirèrent surtout sa surveillance à Guntzburg. Pendant ce temps, Lecourbe réussit à jeter quelques tirailleurs à Blindheim et à rétablir, à l'aide d'une batterie, le pont qui aboutit à ce village. Aussitôt ses troupes commencèrent à défiler et la tête de colonne se hâta de se mettre en bataille, la droite au Danube pour faire face aux corps postés à Donauwerth. Ceux-ci accoururent au nombre de 5000 hommes. Mais, tandis qu'ils s'épuisaient en vains efforts pour emporter le village de Schweningen, que les Français avaient pris pour point d'appui, la cavalerie, conduite par Lecourbe en personne, tourna leur droite, les rompit par leur flanc et les força de déposer les armes. Cependant le passage continuait. Deux divisions se mirent par la gauche en bataille pour déboucher de Blindheim, dégager Dillingen et faciliter le déploiement de Moreau. Les ennemis se ruèrent sur elles et l'action était encore incertaine quand Lecourbe, survenant avec sa cavalerie victorieuse, s'établit à Hochstett sur la ligne de retraite des assaillans et les contraignit à se replier précipitamment sur Gundelfingen. Là ils trouvèrent des renforts et revinrent intrépidement à la charge; mais les ponts de Dillingen et Lauingen étant alors rétablis, la réserve entra en ligne et reprima leur élan. Moreau, après s'être emparé de Gundelfingen, débaya toute la rive gauche de la Brentz. Grenier, ayant tenté sans succès la reconstruction du pont de Guntzburg, laissa Ney sur la rive droite et rejoignit, par Dillingen, le reste de l'armée qui s'affermait en avant du Danube, flanqué par Brentz et la Wernitz.

Kray s'avoua vaincu. Abandonnant les retranchemens, où il avait si long-temps tenu en suspens la fortune, il se retira en remontant au pied du Rauhe-Alp et en masquant sa marche par des manœuvres en avant d'Elchingen. On ne s'aperçut de son mouvement que lorsqu'il était déjà en possession de Nœrdlingen. On y courut, on atteignit son arrière-garde à Neresheim et l'on engagea contre elle un combat insignifiant qui ne ralentit point le corps de bataille (23).

Son empressement à tourner la Wernitz et à se rapprocher du Danube, indiquaient le projet de saisir la ligne du Lech ou au moins celle de l'Iller; Moreau se hâta de le prévenir sur ces deux rivières; il jeta au-delà par Augsburg 10,000 hommes sous Decaen et par Rain tous les corps de Lecourbe. Le premier s'empara de Munich après avoir rompu trois fois les détachemens ennemis qui cherchaient à l'arrêter. Le second marcha sur Neuburg; mais déjà 25,000 impériaux avaient profité du pont dont il voulait s'assurer. A Oberhausen sa première division les rencontra comme ils gagnaient le Lech. Sans égard au nombre, elle osa commencer le feu; elle al-

laît succomber, quand la seconde division survenant rétablit le combat qui se soutint avec opiniâtreté. L'arrivée de Lecourbe avec la troisième division décida de la victoire. L'ennemi se replia sur Neuburg et Kray forcé de renoncer au Lech se rendit par la rive gauche du Danube de Neuburg à Ingolstadt, où il passa le fleuve, espérant surprendre Decaen sur l'Iser. Trop vivement poursuivi pour donner suite à ce projet, il prolongea sa retraite jusqu'aux bords de l'Inn, laissant le corps de Klenau à Ratisbonne et à Landshut une arrière-garde, que Moreau ne tarda pas à déposter.

L'armée impériale était hors d'état de reprendre l'offensive. L'armée française, obligée de masquer Ulm et Ingolstadt, ne pouvait jeter au-delà de l'Iser que 60,000 hommes qui eussent difficilement abordé Kray, dont le front était couvert par un cours d'eau d'un passage réputé difficile et dont le flanc droit était assuré par la possession de Ratisbonne.

Dans cette conjoncture, Moreau conçut le dessein de tourner la gauche de son adversaire et d'introduire sa droite dans la haute vallée de l'Inn par les ouvertures que masquaient encore les retranchemens de Feldkirch et le corps des Grisons. Lecourbe quitta l'Iser à la tête de 20,000 hommes, qu'il concentra à Mindelheim, pour en former trois colonnes d'attaque; celle de gauche se présenta menaçante à Fuessen et rejeta sur Rieti les pestes du prince de Reuss, dont l'attention fut ainsi détournée du but auquel tendaient les Français. Pendant qu'il mettait Inspruck en état de défense, les deux autres colonnes s'avancèrent parallèlement, l'une, sur Pludentz, l'autre, droit sur la pointe méridionale du lac de Constance; celle-ci, pour attaquer de front les dispositions de l'ennemi, la première, pour les tourner.

Arrivé à Bregentz avec la principale colonne, Lecourbe répéta la manœuvre de Massena pour envelopper le corps des Grisons. C'était encore Auffemberg qui le commandait. Instruit par l'expérience de l'année précédente, il se hâta de faire retraite par l'Engadine. Cependant, les Français donnèrent l'assaut aux redoutes de Feldkirch. Jellachich le soutint pendant une journée entière; mais à la nuit, informé que la colonne de Pludentz venait d'occuper Damitz, il prit le parti d'évacuer la vallée de l'Ill tandis qu'elle était encore ouverte; et, le lendemain, on prit possession de ce célèbre camp de Feldkirch, naguère si vivement défendu.

C'est en ce moment que l'armistice de Parsdorf suspendit les hostilités.

IV.

FIN DES OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

R reprise des hostilités (22 novembre).—Combat d'Ampfing (1^{er} décembre). —Bataille de Hohenlinden (3 décembre).—Mouvement de l'armée gallo-batave.

On ouvrit à Lunéville des conférences pour traiter de la paix générale. Elles n'eurent d'abord aucun résultat. Des difficultés sans nombre s'élevèrent; on ne put s'entendre sur la remise de Mantoue et des places de l'Adige qu'exigeait le plénipotentiaire républicain; il fallut encore une fois courir aux armes.

Ulm et Ingolstadt, à la condition d'une prolongation de l'armistice, avaient été remis aux troupes françaises, mais le cabinet de Vienne avait fait d'immenses préparatifs. Ses opérations militaires furent flanquées par les insurrections de la Toscane et de l'Allemagne septentrionale, soutenues l'une et l'autre par une division impériale, et il mit contre les armées françaises en Bavière, l'archiduc Jean à la tête de 130,000 hommes; dans le Tyrol, le feld-maréchal comte de Bellegarde avec 120,000 hommes.

A ces forces, aux mouvemens insurrectionnels qu'elles appuyaient, le gouvernement consulaire opposa 1^o sur le Mein : l'armée gallo-batave (20,000) commandée par Augereau qui avait pour mission de désarmer la Westphalie, la Franconie, la Thuringe; 2^o sur le Danube et l'Inn la grande armée d'Allemagne (140,000), sous Moreau, divisée en quatre corps et une réserve de cavalerie; 3^o sur la Chiesa où l'avait portée l'armistice d'Alexandrie, l'armée d'Italie (90,000) commandée par Brune; 4^o le corps d'observation du midi (10,000) rassemblé à Genève sous Murat pour opérer sur la rive droite du Pô; 5^o enfin, la seconde armée

de réserve (15,000) sous Macdonald, dont l'ennemi ignorait la force et qui s'était portée dans les Grisons.

Aussitôt l'armistice expiré, l'archiduc et Moreau se mirent en mouvement.

Le premier avait détaché à sa gauche, sur le Haut-Inn, Hiller avec 20,000 hommes, à sa droite Klenau à Ratisbonne (10,000) et sur le Mein, Simbschen (10,000). Il lui restait donc environ 90,000 hommes qu'il voulait porter en masse vers l'Iser pour en détacher l'armée française et l'acculer aux montagnes.

Le second avait ainsi réparti ses forces : Lecourbe avait une division au pied des montagnes du Tyrol et les deux autres vers Helfendorf ; la réserve (3 divisions, Richepanse, Grandjean, Decaen) à droite de Munich ; à gauche de la même ville le centre sous Grenier (3 divisions, Legrand, Hardy et Ney), se liant par Landshut avec Sainte-Suzanne (3 divisions) posté sur le Danube. Son but était de pousser en avant les trois premiers corps, d'attirer les impériaux sur le Bas-Inn et de surprendre par sa droite le passage de cette rivière.

Les deux armées s'avancèrent en s'appuyant à l'^{Isar}Issen, les Français par leur gauche, les impériaux par leur droite. Hors de l'étroite vallée de cet affluent de l'Inn, leur marche fut à peine contrariée. Lecourbe s'établit à Rosenheim, la réserve emporta Wasserburg, et, d'autre part, les flanqueurs du général autrichien Kienmayer, après avoir replié les avant-postes républicains dans Landshut, se rendirent maîtres de cette tête de pont de l'Isar. Mais les bords de l'Issen ne pouvaient manquer d'être le théâtre des premiers chocs qui devaient amener une action générale. En effet, les trois divisions de Grenier, formant la gauche de la colonne de marche, se heurtèrent successivement contre le gros de l'armée impériale ; elles suivaient les deux rives, Ney soutenu par Hardy était parvenu à Ampfing, lorsque Legrand, arrêté au défilé de Dorfen par le corps de Kienmayer, loin de pouvoir pousser en avant perdit ses positions.

Le lendemain, l'archiduc à la tête de 60,000 hommes aborda de front par Muhlendorf, et sur leur flanc droit, par Krayburg, Ney et Hardy que Grenier avait déployés sur les hauteurs d'Ampfing. Les généraux français firent bonne contenance, et la réserve, en appuyant à gauche, vint à leur secours et contint la colonne qui menaçait de les déborder ; mais les forces impériales continuaient à défiler, mais on sut que Kienmayer, occupant Landshut, se trouvait plus près de Munich que l'arrière-garde de Legrand. Moreau se vit donc dans la nécessité de battre en retraite. Il expédia à Sainte-Suzanne l'ordre de se rendre à Freising pour tenir tête à Kienmayer, et à Lecourbe celui d'évacuer Rosenheim.

Pendant toute la journée suivante, le mouvement rétrograde s'exécuta. Au soir, le quartier général atteignit Hohenlinden, gros bourg situé à l'issue de la forêt du même nom qui resserre pendant plus de deux lieues la seule route alors praticable. Moreau résolut d'y faire halte et de tirer parti de cette belle position pour retarder l'archiduc et gagner le temps de concentrer toute l'armée autour de Munich.

Il plaça Grenier avec la réserve de cavalerie et les divisions Legrand et Hardy à Harthofen; Ney et Grandjean se déployèrent à droite et à gauche de Hohenlinden au débouché des bois. Richepanse et Decaen gagnèrent Ebersberg pour se porter en avant après une halte de quelques heures, et occuper Mattenpöetz où commence le défilé. Au moyen de ces dispositions, le général en chef espérait ou arrêter tout court les impériaux, ou les envelopper dans la forêt s'ils avaient la témérité de s'y engager. Malgré les incidens qui les contrarièrent, elles amenèrent un succès prompt et brillant, grâce à l'audace et à la présence d'esprit de Richepanse.

Le 3, avant le jour, l'archiduc partit d'Haag dans le but de réunir toutes ses forces sur les hauteurs qui bordent l'Isar. Il avait rappelé Klenau de Ratisbonne. Kienmayer et Latour amenaient à droite par Dorfén 25 à 30,000 hommes; une colonne de 10,000 hommes s'était détachée à gauche pour éclairer la marche du centre en côtoyant la lisière de la forêt. Le prince n'hésita pas à s'enfoncer dans le défilé de Hohenlinden avec 40,000 hommes, les parcs et les bagages. Mais tandis qu'il suivait une route ferrée, ses ailes étaient embarrassées dans des chemins de traverse par un temps affreux, il les devança donc et il avait déjà dépassé Mattenpöetz que sa gauche était encore loin du bois.

Cependant Richepanse et Decaen cheminaient en sens inverse, retardés aussi par la neige et les difficultés du terrain. Le premier, avec deux régimens d'infanterie et un régiment de cavalerie, était à trois quarts de lieue à gauche de Saint-Christophe, quand la colonne autrichienne, s'y présentant, le coupa de sa seconde brigade (Drouet) et de Decaen.

Sans perdre de temps à rouvrir la communication, il courut à Mattenpöetz dont la possession ne lui fut point disputée. Au sortir de ce village il se trouva en présence de 8 escadrons, extrême arrière-garde de l'archiduc qui, à ce moment, avait achevé de défiler. Cette troupe se mit en bataille à droite de la chaussée. Richepanse, lui fit front et l'on commença le feu; mais le début de cet engagement ne lui promettant pas une prompt solution, il prit une de ces résolutions hardies auxquelles sourit la fortune. Il laissa, pour contenir la cavalerie ennemie, sa propre cavalerie et, avec l'infanterie, il s'élança tête baissée dans la forêt.

Le combat était aussi engagé à l'autre extrémité, où le défaut de concert entre les colonnes impériales se faisait également sentir. En débouchant sur Hohenlinden, la formidable masse qui arrivait par la chaussée fit plier la division Grandjean. Mais Ney, accourant au pas de charge, porta sur son flanc droit le ravage et la mort, rompit sa tête et la fit reculer; puis, il se retourna aussitôt par la gauche contre l'avant-garde de Latour, qui commençait à se déployer, il la culbuta, et sachant le corps de bataille éloigné de deux lieues, il revint à Hohenlinden.

En ce moment, des décharges d'artillerie retentissent au centre de la forêt : c'est Richepanse qui aborde intrépidement l'escorte du grand parc. A son approche, les trois bataillons de grenadiers qui la composent font face en arrière et croisent la baïonnette. « Que pensez-vous de ces hommes? dit-il à sa troupe.—Ils sont morts, » lui répond-on de tous les rangs. En un clin-d'œil la brigade française les mit en déroute, l'alarme se répand dans tout le convoi, les charretiers coupent les traits des chevaux et abandonnent leurs équipages.

Le bruit de la canonnade fit tressaillir Moreau. C'était le signal d'une belle victoire; il donna l'ordre à Ney de se ruer sur le front des impériaux. Ceux-ci, chargés à-la-fois en tête et en queue, se défendirent à peine; la terreur qui avait saisi le convoi gagna toute la colonne; elle tourbillonna quelques instans et se débanda, pour se sauver à travers bois. Les soldats de Ney et de Richepanse passèrent sur leurs débris, et se rejoignirent en poussant des acclamations de joie.

Du côté de Saint-Christophe, Decaen, après avoir dégagé Drouet et opposé à la gauche ennemie des forces suffisantes pour la tenir en respect, se porta à Mattenpöett où il arriva assez à temps pour précipiter la retraite des vaincus et leur enlever des milliers de prisonniers.

Vers Dorfen et Harthofen, Latour et Kienmayer soutenaient contre Grenier un combat opiniâtre et meurtrier, quand la nouvelle des désastres du centre les obligea à regagner précipitamment le pont d'Oetting; les autres colonnes passèrent l'Inn à Muhldorf et Wasserbourg. Klenau rentra dans Ratisbonne.

Durant cette glorieuse journée, où de chaque côté 60,000 combattans furent engagés, les Français eurent 10,000 hommes hors de combat, les impériaux perdirent 25,000 hommes tués, blessés et prisonniers; on leur prit 100 canons et presque tous leurs bagages. Le quartier général fut porté à Haag. Comme ses lieutenans le félicitaient, Moreau s'écria : « Mes amis, nous venons de conquérir la paix. »

Il reprit aussitôt sa marche aggressive. Lecourbe se reporta de Helfendorf à Rosenheim, le reste de l'armée couvrit toute la rive gauche de l'Inn, Les impériaux étaient trop désorganisés pour tenir la campagne;

six jours après la bataille, Lecourbe surprit le passage à Neubeurn, à deux lieues de Rosenheim, que défendaient les émigrés de Condé, renforcés de quelques bataillons autrichiens. Cette troupe fraîche fit un quart de conversion, l'aile gauche en arrière, et offrit le combat; mais elle fut repliée sur l'Alz, et sa défaite entraîna l'armée entière.

Les Français débordèrent sur tous les points, et en pesant sur l'aile gauche de l'ennemi, ils enlevèrent tour-à-tour les lignes de la Salza, de la Traun, de l'Enns. On était aux portes de Vienne; l'archiduc Charles, appelé au commandement, comprit qu'il n'y avait plus de ressources. Il demanda un armistice, qui fut signé à Steyer le 25 décembre, et qui suspendit les hostilités dans toute l'Allemagne.

Cette convention arrêta l'armée gallo-batave. Augereau, en enlevant Aschaffenburg, Wurtzburg et Schweinfurth, avait détruit l'espoir qu'on avait conçu d'une diversion au-delà du Mein. Il avait ensuite battu Simbschen à Burg-Eberach le jour même de la bataille de Hohenlinden; puis, il s'était emparé de Nurnberg. L'intervention de Klenau l'avait forcé, à la suite d'un engagement indécis (18), d'évacuer cette ville. Mais il venait d'y rentrer (21) lorsqu'il reçut l'ordre de cesser le feu.

V.

FIN DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Marche de la deuxième armée de réserve (18 novembre à 31 décembre).—Bataille de Pozzolo (25 décembre).—Passage de l'Adige (4 janvier).—Paix générale.

Vers la même époque, les armées d'Italie entrèrent en opérations. Les deux généraux opposés avaient de graves motifs pour rester sur la défen-

sive. Bellegarde avait détaché sur le Haut-Adige 20,000 hommes sous Loudon et Wukassowich, pour concourir avec Hiller à contenir la seconde armée de réserve, dont on avait fait grand bruit. Il avait envoyé 10,000 hommes pour appuyer les insurgés de la Toscane. Il ne lui restait donc sur le Mincio que 70,000 hommes, y compris les garnisons. Brune avait fait des détachemens en Piémont et dans l'Italie centrale; sa droite entière s'était portée en Toscane, il en attendait le retour, ainsi que l'arrivée de Macdonald, pour attaquer avec toutes les chances de succès.

Ce dernier général avait reçu l'ordre de porter ses 15,000 hommes à la gauche de l'armée d'Italie. Ils étaient réellement destinés à en faire partie; mais, en donnant à leur rassemblement le nom redoutable d'armée de réserve, en exagérant leurs cadres, en mettant à leur tête un vaillant capitaine, on avait éveillé l'attention des généraux autrichiens qui, craignant de les voir tomber à l'improviste sur leurs derrières, avaient entassé une masse de 40,000 hommes dans les défilés qu'ils paraissaient vouloir forcer.

Au moment de descendre des Grisons sur la Chiesa, Macdonald entre tint cette illusion en donnant à sa gauche par les vals de la Lanquart, de l'Albula, de l'Adda, une attitude offensive. L'ennemi se hâta de retrancher les cols, déjà obstrués par les glaces, qui conduisent de ces vallées à celles de l'Inn et de l'Adige, et les Français, masqués par de faibles postes, se jetèrent par leur droite dans les gorges du mont Splügen. Malgré la chute de quelques avalanches, on parvint sans perte à Chiavenna. Remontant ensuite l'Adda, on gagna les sources de l'Oglio, et l'on donna encore une fois l'alerte aux impériaux, en menaçant de pénétrer sur la Noss par les débouchés du mont Tonal. Après quoi, l'on suivit le cours de l'Oglio, la cavalerie et les bagages prirent la chaussée de Brescia, et l'infanterie franchissant le San-Zeno, alla relever à Storo, sur la Chiesa, la division Rochambeau qui couvrait le flanc gauche de l'armée d'Italie.

Brune avait déjà forcé la ligne du Mincio. Après avoir replié les avant-postes ennemis il plaça sa droite, sous Dupont, à Goito et Volta, et lui donna l'ordre de jeter un pont à Pozzolo de manière à retenir Bellegarde dans la plaine de Mantoue. Son projet était pendant ce temps de faire passer à Monzembano le gros de l'armée pour devancer son adversaire aux débouchés du Tyrol.

Dupont, ayant réussi à établir un pont, avait porté ses deux divisions sur l'autre rive, mais à peine avaient-elles fini de défiler que Bellegarde lança contre elles deux fortes colonnes dont l'une tendit à Pozzolo et l'autre marcha droit au pont. Soit impossibilité de faire retraite, soit ef-

fet d'une heureuse inspiration, le général français résolut de leur tenir tête. Il se mit en bataille à Pozzolo et derrière une digue qui aboutit de ce village à la rivière. Couvert par ce retranchement, protégé par une batterie élevée de l'autre côté de l'eau, il attendit de pied ferme le choc de forces doubles dont les efforts échouèrent. Pozzolo pris et repris plusieurs fois resta enfin au pouvoir des Français. Au bruit de la bataille, Suchet et Davout, se détachant du centre, accoururent à Volta et décidèrent de la victoire.

Bellegarde, croyant que l'armée entière allait déboucher par Pozzolo, fit halte à Villa-Franca et s'y concentra, prêt à soutenir une seconde bataille. Mais Brune persistait dans le projet de se déployer par Monzembano, il prescrivit en conséquence à Dupont de rester sur la défensive, tandis que son centre et sa gauche opérèrent sans obstacle le passage, se formèrent, la droite au Mincio et marchèrent sur Valeggio. Le général ennemi, après avoir fait reconnaître ce mouvement par Hohenzollern qui fut ramené, comprit qu'il allait être acculé au Bas-Adige, et se hâta de rentrer dans Vérone en faisant occuper Rivoli et la Corona.

Toutes les forces françaises se portèrent sur l'Adige. Ce fleuve était défendu depuis ses sources jusqu'à Vérone d'abord par Auffenberg qui gardait les cols menacés par la gauche de Macdonald, puis par Loudon et Wukassowich qui s'étendaient de Rivoli au mont Tonàl et occupaient Trente et Roveredo; enfin par les divisions que Bellegarde venait de replier sur la rive gauche.

Macdonald marcha sur Trente par Sant-Alberto; Rochambeau sur Roveredo par Riva, Moncey sur Rivoli; en même temps, le général en chef réunit le centre et la droite pour forcer le passage à Busso-lengo.

Cette dernière colonne menaçait de déborder la droite de Bellegarde et de le couper du Tyrol où ses lieutenans, entourés, pressés par les trois autres colonnes, allaient être acculés au défilé de Levico. L'Adige n'était plus tenable; le feld-maréchal, évacuant Vérone, couronna les hauteurs de Caldiero et y tint jusqu'au moment où Brune eut achevé de faire ses dispositions d'attaque; il battit alors en retraite. Jusqu'à la Brenta il s'arrêta de position en position, se déployant comme pour recevoir la bataille et s'échappant lorsqu'on croyait le saisir.

Pendant ce temps, Loudon et Wukassowich jetèrent de fortes arrières-gardes sur les pas des divisions françaises pour masquer leur retraite par la route de Bassano. Wukassowich était déjà en sûreté, quand Trente et Roveredo tombèrent au pouvoir des assaillans; mais Loudon ne s'échappa qu'en jurant à Moncey qu'une suspension d'armes était convenue entre les deux généraux en chef. L'un et l'autre prévinrent Brune à Bas-

sano, et firent leur jonction avec Bellegarde. Tous continuèrent à rétrograder jusqu'à Trévise où l'on signa un armistice.

D'un autre côté, Macdonald enveloppa Auffenberg à Botzen, mais Moreau fit réclamer en faveur de ce général l'exécution de l'armistice de Steyer.

Enfin, Murat pénétra par la route d'Ancône dans les États-Romains, et frappa d'épouvante la cour de Naples qui implora la paix.

De toutes parts on déposa les armes. Les traités de Lunéville et d'Amiens consacrerent la première paix générale, après huit ans de guerre. Les conquêtes de la France en Europe furent reconnues par toutes les puissances, et la république Cisalpine comprit dans son territoire l'Adige, Vérone et Legnago.

Il y avait à peine sept ans que, soit hostilité contre la révolution, soit découragement et impéritie, les classes cultivées, désertant les affaires publiques, avaient livré la société à la domination des classes inférieures. Dans la première ivresse, les castes si long-temps avilies, opprimées, vouées à tous les maux qui affligent l'humanité, avaient cru que le pouvoir était une occasion de vengeance, et elles avaient aveuglément réagi sur un passé rempli de misères, en immolant parmi ces riches, ces puissans toujours enviés, ceux que le fanatisme de l'époque leur signalait comme ennemis des réformes dont ils attendaient leur bien-être, comme agens ou complices des étrangers qui accouraient en armes pour y mettre obstacle. De là cette triste période de désordres sans exemple et d'excès qu'on ne peut trop déplorer. Mais, telle est en France la puissance de la civilisation! le peuple, abandonné à lui-même, sentit bientôt le besoin de se discipliner, de se subordonner à l'impulsion d'une force de nature semblable à celle dont il aspirait à se démettre. Après cinq années d'essais qui n'avaient point satisfait cet instinct des masses, Bonaparte se montra dans une heure de péril, et le sentiment public reconnut en lui l'homme éminent en qui la révolution devait se confier et qui devait la finir.

Dès le début, comme pour justifier le vœu général, le premier consul donna des lois à l'Europe entière; il désarma l'Angleterre, et, par une administration habile, il donna au commerce et à la prospérité intérieure un développement depuis long-temps inconnu. Jamais gloire ne fut plus pure et plus belle, et ses éclats rejaillissent autant sur la nation que sur le génie puissant qu'elle a produit et exalté.

